

Le poids des croyances

André Orléan

(Pour la revue *Sciences Humaines*, septembre-octobre 1998)

Pour qui s'intéresse aux évolutions qu'a connues la théorie économique au cours des vingt dernières années, une tendance se dégage avec force, celle qui conduit les économistes à accorder une place toujours grandissante aux anticipations individuelles, aux croyances et aux représentations. C'est ainsi que des notions comme la crédibilité des politiques économiques, la réputation des banques centrales, ou encore la confiance des marchés financiers, sont devenues d'un usage courant dans la réflexion et dans le diagnostic économiques. Ce tournant cognitif en économie trouve sa source dans l'hypothèse d'anticipations rationnelles et dans l'étude des interactions stratégiques. Il s'agit d'une évolution qui transforme en profondeur la théorie économique et sa conception de l'ordre marchand.

Pour en mesurer l'ampleur, il faut se rappeler que l'économie orthodoxe ne laisse guère de place aux représentations individuelles et aux croyances. En effet, la version traditionnelle de l'économie libérale considère que les prix fournissent aux agents toute l'information dont ils ont besoin. L'aspect décisif de la coordination par les prix réside précisément en cela que les acteurs économiques peuvent prendre les décisions efficaces sans rien connaître du fonctionnement global de l'économie. C'est là un point que Friedrich Hayek n'a cessé de mettre en avant. Pour illustrer cette situation, il considère l'exemple d'un changement dans la valeur d'une matière première, en l'occurrence une augmentation du prix de l'étain. Une telle modification produit une multiplicité d'actions locales visant à économiser cette matière première, et ceci sans qu'il soit nécessaire que les agents connaissent les raisons qui ont rendu l'étain plus rare : « Ce qu'il y a de merveilleux dans un cas comme celui de la rareté d'une matière première, c'est que, sans qu'il y ait eu d'ordre initial, sans que plus qu'une poignée d'acteurs ait su la cause initiale, des dizaines de milliers de gens sont conduits à utiliser la matière première avec d'avantage de mesure, et que, ce faisant, ils agissent de façon adéquate » (1). Les agents n'ont pas besoin de savoir ce qui a causé la hausse du prix de l'étain pour pouvoir prendre la mesure qui s'impose.

Cette analyse ne laisse aucune place aux dynamiques intersubjectives parce qu'elle considère fondamentalement que ce sont les contraintes de rareté qui déterminent la valeur des marchandises. La rareté est une donnée objective qui s'impose à tous les agents (consommateurs et producteurs) engagés dans l'échange, via le système des prix. On peut la mesurer à partir des « données fondamentales » de l'économie que sont les techniques de production, les ressources disponibles et les préférences des consommateurs. Cette conception, qui domine la pensée économique, peut être dite « objectiviste » ou « naturaliste » en ce qu'elle pense l'équilibre économique comme l'adaptation réussie aux contraintes naturelles de rareté. Les croyances des agents, les liens qu'ils tissent entre eux à l'occasion des opérations d'échange ou de production, n'y jouent qu'un rôle secondaire. Ce sont les fondamentaux qui déterminent l'évolution des prix.

La réflexion qu'a menée l'économie orthodoxe à partir des années 70 autour de l'hypothèse d'anticipations rationnelles a montré que cette analyse était insuffisante et devait être amendée. En effet, dans de nombreuses situations, l'action individuelle ne peut être calculée sur la seule base des données locales et des prix observés. L'acteur individuel doit impérativement prendre en considération la manière dont l'économie dans son ensemble fonctionne. C'est le cas, par exemple, lorsqu'on considère des contextes inflationnistes. Dans une telle configuration, pour prévoir les prix futurs, les agents doivent s'interroger sur la manière dont la Banque Centrale va agir -en l'occurrence, quelle quantité de monnaie elle va créer- et sur le lien existant entre cette nouvelle monnaie émise et l'évolution des prix. Les

anticipations deviennent un élément central de la dynamique économique. L'acteur économique ne se contente plus de répondre mécaniquement aux variations de prix. Ses décisions dépendent également d'opérations cognitives plus élaborées, à savoir penser les interactions macroéconomiques. L'hypothèse d'anticipations rationnelles, avancée pour la première fois en 1960 par John Muth puis reprise par les « nouveaux classiques », a consisté à postuler que les anticipations des agents étaient conformes au modèle du modélisateur. Autrement dit, le modélisateur attribue son propre modèle aux agents qu'il modélise.

Au regard de la question du rôle des représentations et des croyances, il n'est pas faux de parler de « révolution des anticipations rationnelles » pour qualifier la découverte de cette hypothèse. Ce qui est révolutionnaire est l'idée selon laquelle les agents économiques ont besoin pour agir de se forger une représentation de l'économie ; c'est en d'autres termes l'idée selon laquelle l'interprétation du fonctionnement global du système économique est requise dès lors que l'action à entreprendre se déroule au sein d'une économie monétaire. L'activité cognitive des agents n'est plus alors limitée aux seuls calculs et informations ; elle vise également à la construction de modèles. Cette analyse nouvelle porte en germe une critique radicale de la conception objectiviste de l'économie puisqu'il est alors reconnu que la réalité économique n'est pas le pur produit mécanique des contraintes de rareté et des données fondamentales mais dépend également des croyances des agents.

Dans un premier temps, cette dimension critique n'a pas été pleinement perçue. En effet, l'hypothèse d'anticipations rationnelles a été d'abord utilisée par des théoriciens qui adhéraient fermement à la conception libérale de l'économie. Pour eux, il n'y a qu'un monde possible et le travail conceptuel que mènent les agents rationnels pour découvrir les lois de l'économie ne peut manquer de déboucher sur l'adhésion à cette même conception : les agents que modélisent ces théoriciens vont finir nécessairement par partager les idées du modélisateur. Dans une telle perspective, c'est en quelque sorte la réalité qui impose, aux agents, le bon modèle. L'activité cognitive est alors fortement restreinte : le modèle à découvrir est unique par hypothèse. Cette interprétation n'offre aucune place au travail d'interprétation. Pour les « nouveaux classiques » (Robert Barro, Robert Lucas, Thomas Sargent), le fait que les agents soient capables de penser correctement la nature des chocs économiques a cependant d'importants effets : cela rend plus efficaces et plus fiables les ajustements de marché. Il en découle, du point de vue de la théorie, une efficacité accrue des mécanismes concurrentiels. L'adaptation aux contraintes de rareté est désormais plus rapide et plus sûre.

Cependant, au fur et à mesure que s'est développé l'usage des modèles avec anticipations rationnelles, il est apparu que cette lecture restrictive devait être abandonnée. Dès lors que l'action des agents dépend de la manière dont ils se représentent le fonctionnement de l'économie, apparaissent des phénomènes nouveaux : les croyances ont désormais une action sur la dynamique économique qui s'éloigne alors des valeurs déterminées par les fondamentaux de l'économie. Cet effet, somme toute banal, cesse de l'être lorsque, sous l'effet des croyances, se modifient les enchaînements macroéconomiques dans un sens qui valide après coup les croyances initiales ! On parle, dans ce cas, d'une « auto-réalisation des croyances ». Un tel résultat théorique bouleverse en profondeur la conception « objectiviste » de l'ordre marchand. Il devient alors impossible de réduire l'économie aux contraintes de rareté. Comprendre la manière dont les agents interprètent cette rareté devient une variable décisive. Cette idée, déjà très présente dans l'analyse keynésienne des marchés financiers, a été redécouverte par la théorie économique contemporaine à propos de deux phénomènes : les équilibres de taches solaires et les bulles spéculatives rationnelles.

A l'origine des équilibres de taches solaires, on trouve une hypothèse avancée au XIX^{ème} siècle par l'économiste anglais Stanley Jevons pour expliquer la périodicité des crises commerciales : selon cette hypothèse, les crises commerciales seraient dues à la diminution des récoltes de blé, elles-mêmes occasionnées par l'apparition régulières des taches solaires.

Cette explication s'intègre parfaitement à la vision naturaliste de l'ordre marchand : si les taches solaires ont des effets macroéconomiques, c'est parce qu'elles affectent les fondamentaux, en l'occurrence la productivité agricole. La nature de l'argument est fort révélatrice : on cherche à expliquer les phénomènes sociaux par des causes naturelles. Il a été montré que cette hypothèse originale était totalement erronée. Cependant, à la fin des années 70, des économistes ont réexaminé cette même question mais à partir d'une problématique radicalement différente : serait-il possible que la croyance selon laquelle les taches solaires ont un effet sur les prix suffise à produire, à elle seule, cet effet ? Il a été démontré que tel était le cas : la croyance unanime des individus dans l'action des taches solaires engendre des comportements tels que les prix varient en accord avec la croyance initiale. C'est ce qu'on appelle une prophétie auto-réalisatrice. Ce résultat théorique montre à l'évidence que les représentations que forment les individus transforment la société elle-même. Un économètre travaillant au sein de cette société à partir des séries de quantités échangées et de prix n'aurait aucun moyen d'infirmer la croyance générale. Elle est, dans cet univers, parfaitement rationnelle, car conforme aux données observables. Ce qui échappe à l'économètre est le fait que c'est la croyance elle-même qui est à l'origine du phénomène, et non pas la productivité agricole !

Un résultat de même nature a été obtenu à propos des marchés financiers et des bulles spéculatives. On appelle bulle spéculative une situation où l'on observe un écart durable entre la valeur d'un titre, telle que l'observation des fondamentaux permet de la calculer, et le cours auquel il est effectivement coté. L'interprétation traditionnelle d'une telle anomalie consiste à y voir l'effet d'une irrationalité des marchés. En effet, ceux-ci sont l'objet d'engouements collectifs qui perturbent le fonctionnement financier et peuvent déboucher sur des cours sans rapport avec les fondamentaux. La théorie des bulles rationnelles en propose une interprétation opposée. L'idée est simple : il peut être rationnel pour un investisseur d'acheter un titre, aujourd'hui, même à un prix supérieur à sa valeur fondamentale dès lors que cet agent anticipe que le prix du titre augmentera, demain, sous l'effet des croyances du marché. Cette opinion, si elle est partagée par l'ensemble des intervenants, peut donner naissance à une dynamique de hausse continue des cours des actions par laquelle se réalise l'auto-validation des croyances. Ce faisant, l'anticipation de hausse est rationnelle. Elle suscite un mouvement d'achat des titres qui valide après coup l'opinion initiale : les opérateurs de marché anticipent que les prix vont croître et, effectivement, les prix augmentent.

Ces deux illustrations exemplaires ont une portée véritablement révolutionnaire. Elles imposent une remise en cause radicale de la vision naturaliste chère à l'économie orthodoxe : les contraintes de rareté et le principe concurrentiel ne suffisent pas à déterminer les grandeurs économiques. Celles-ci dépendent également de la manière dont les agents se représentent l'économie et il apparaît que de multiples représentations sont possibles. La théorie économique est alors confrontée à un problème nouveau et difficile, celui de la détermination de ces représentations. L'idée initiale pour faire face à cette difficulté a d'abord consisté à chercher, dans la rationalité instrumentale, le principe permettant de sélectionner les croyances acceptables, à savoir celles dont les prédictions sont conformes aux réalités. Il s'agit d'étendre aux croyances les règles qui commandent au choix des actions : si une prévision est infirmée, il convient de la réviser jusqu'à ce qu'anticipations et réalité coïncident. C'est ainsi qu'on obtient l'hypothèse d'anticipations rationnelles.

Or, et c'est là le point fondamental, contrairement à ce que pensaient les « nouveaux classiques », imposer aux anticipations d'être rationnelles est insuffisant dans la mesure où toutes les croyances auto-réalisantes sont rationnelles. En effet, une croyance peut s'avérer rationnelle parce qu'elle donne naissance à des comportements qui la valident. Une telle dynamique bouleverse les schémas de pensée traditionnels. Elle démontre l'insuffisance de l'approche rationnelle lorsqu'on cherche à rendre compte des croyances. Le principe de rationalité n'est pas trop fort ; il est trop faible ! Par exemple, on démontre qu'il existe une

infinité d'équilibres de taches solaires et de bulles rationnelles. Tous satisfont à l'hypothèse d'anticipations rationnelles de telle sorte qu'il n'est pas possible de déterminer quel équilibre spécifique prévaudra. Tous se valent au regard de la seule rationalité. Le seul point de vue de la rationalité ne permet pas de sortir de l'indétermination des croyances. En raison de cette multiplicité d'équilibres, le discours économique est menacé d'inanité.

Il nous semble que cette crise théorique est étroitement liée à un contexte institutionnelle spécifique, celui d'une économie fortement financiarisée. En effet, l'émergence d'une régulation dominée par la finance transforme radicalement le rapport aux croyances et aux représentations en créant ce qu'on peut appeler un régime d'opinion globale. Les marchés financiers sont des lieux où s'élabore un travail d'interprétation des données macroéconomiques et d'évaluation de la politique économique qui influence l'ensemble des décisions privées, bien au-delà de la seule sphère financière. Or, l'opinion financière procède d'une logique essentiellement autoréférentielle. Elle résulte d'une dynamique intersubjective où chaque investisseur cherche à anticiper les croyances des autres : pour évaluer une proposition, chaque opérateur s'interroge sur sa capacité à recueillir l'adhésion des autres intervenants ... qui tous analysent le problème sous le même angle. La valeur d'un titre, comme le montre J.M. Keynes, « dépend dans une large mesure de sa valeur future telle que l'opinion dominante estime qu'on la prévoit ». Il en découle une dynamique d'autoréalisation des croyances qui perturbe fortement la logique de formation de l'opinion financière.

L'analogie entre la sphère financière et la théorie économique est étroite : toutes deux font face à un même problème, celui du fondement des croyances ; toutes deux sont menacées par la même crise d'indétermination autoréférentielle. Il nous semble que ce lien n'est pas fortuit. La période contemporaine, comme la période des années 30 que décrit Keynes, est une période de fortes mutations. L'incertitude financière y traduit une incertitude plus profonde, celle qui a trait à la définition même du modèle économique. Il s'agit alors de construire un nouveau consensus social. La crise autoréférentielle exprime l'impossibilité de fonder une tel consensus sur la base d'une analyse purement instrumentale des rapports économiques. La théorie économique rencontre ici ses limites. Les représentations collectives qui émergent alors et sur lesquelles se polarise l'adhésion de la communauté ne peuvent être analysées qu'au sein d'un discours qui pense le rôle des valeurs et des normes par le jeu desquelles se constitue l'être-ensemble du groupe. S'ouvrir à de telles réalités, tel est l'enjeu du tournant cognitif de l'Économie. Cela suppose une transformation en profondeur de cette discipline. Il s'agit de penser l'encastrement de l'économie dans son environnement social.

Note

(1) Friedrich A. Hayek, « L'utilisation de l'information dans la société », La Revue Française d'économie, vol.1, n°2, automne 1986, 117-135. (Traduction de « The use of knowledge in society », American Economic Review, vol. 35, n°4, septembre 1945).